

Analyses : la notion d'expérience d'après William James

Autor(en): **Miéville, Henri-L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1913)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ANALYSES

LA NOTION D'EXPÉRIENCE D'APRÈS WILLIAM JAMES

A voir tant de philosophies et de théologies laborieusement construites se dresser les unes contre les autres, puis s'écrouler et joncher le sol de leurs ruines, on se prend parfois à prononcer l'à quoi bon ? du sceptique désabusé. Que reste-t-il de ces châteaux en Espagne ? Autant en emporte le vent et bien naïf qui peut croire à un progrès de la pensée humaine dans le domaine de la philosophie. Rien n'est plus explicable que ce pessimisme. Les apparences ainsi qu'une partie des faits lui donnent raison. Mais je dis les apparences et une partie seulement des faits et je m'explique.

La tendance naturelle de l'esprit philosophique, son ambition indestructible est d'englober tout le connaissable dans une synthèse intelligible. Mais les synthèses auxquelles nous arrivons ne peuvent être que provisoires, parce qu'elles sont relatives à un état particulier et transitoire de nos connaissances. Voilà pourquoi les systèmes philosophiques sont caducs. Ils passent, mais ceux qui ont été féconds ne meurent pas tout entiers et l'on peut dire qu'une philosophie a rempli sa mission, quand elle a jeté plus de clarté sur certains faits ou sur certaines notions fondamentales qui entreront nécessairement dans toute construction future.

L'idée d'expérience, surtout si on la considère dans son rapport avec celle de réalité, est incontestablement l'une de ces notions essentielles dont il importe à la réflexion philosophique de préciser le sens et la portée.

La pensée de William James nous a-t-elle, à cet égard, fait faire un pas en avant ? Elle gravite toute entière autour de l'expérience et prétend la prendre pour seul guide. Qu'est-ce que l'expérience aux yeux de James, quelles en sont les diverses formes et quelle en est la portée philosophique ?

Nous devons à la plume de M. Henri Reverdin une étude (1) très fouillée qui porte précisément sur ce sujet. Pour qui connaît la manière de James, l'entreprise n'était pas sans présenter de sérieuses difficultés. Esprit primesautier et peu systématique, ce fin psychologue fut un charmeur dont la pensée ne s'est jamais emprisonnée dans des formes logiques. Il passe avec la plus grande facilité d'un point de vue à un autre — et c'est ce qui fait à certains égards sa richesse —, mais il ne concilie pas, il procède par juxtaposition pure et simple, de là vient que le philosophe est inférieur chez lui au psychologue. M. Reverdin déclare qu'« il est extrêmement difficile d'exposer dans quel ordre que ce soit les idées philosophiques de James ». Nous le croirons sans peine et nous lui saurons gré du souci qui le possède de ne point défigurer — en la résumant — la pensée de son auteur. Il la suit dans ses méandres, pas à pas, citant beaucoup pour ne pas trahir, notant avec soin ses moindres fluctuations, au risque de fatiguer le lecteur à qui, peut-être, il ne donne pas assez souvent l'occasion de quitter les bords du fleuve sinueux pour s'élever sur quelque hauteur où la vue est étendue et d'où l'on embrasserait d'un coup d'œil le chemin parcouru.

James a le grand et incontestable mérite d'avoir élargi le champ de l'expérience humaine, non point de l'expérience externe portant sur le monde physique, mais de l'expérience intérieure. Il a été le génial explorateur de la vie psychique, dont il décrit l'écoulement et les modes divers avec la pénétration et le bonheur d'expression que l'on sait. Ce faisant, il a fait œuvre de psychologue, mais qui intéresse aussi le philosophe. Car le philosophe ne peut pas construire sans une base. Et cette base ne peut pas être un concept abstrait dont il chercherait à tirer le monde comme un prestidigitateur tire les objets les

(1) *La notion d'expérience d'après William James*. Ouvrage présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Genève, au mois de mai de cette année. — Un volume in-8°, de xxii, 223 p. Genève et Bâle. Georg et C^o éditeurs.

plus divers de son mouchoir de poche. Tels que nous sommes aujourd'hui, aucune de nos idées ne peut jouer le rôle de principe premier ; il faut que le philosophe parte des faits, du donné physique et du donné psychique. Arriver à la pleine et claire conscience du réel, en s'aidant de toutes les ressources dont nous disposons, tel est son but idéal et lointain. Et dès lors on voit quelle importance a pour lui l'expérience. L'expérience ? Cette notion que tout le monde croit entendre aurait-elle besoin d'être éclaircie ? L'histoire nous prouve qu'on l'a comprise fort différemment. Il s'agit donc de s'expliquer à son sujet.

James qui nous a montré que l'expérience interne est une expérience réelle et fondamentale, que tout passe par elle et qu'elle est une donnée originale, irréductible au mécanisme associationniste, va-t-il nous aider à débrouiller les questions que l'expérience tant interne qu'externe soulève, quand on la soumet à l'analyse proprement philosophique ? Qu'est-ce que nous appelons de ce nom si commode ? L'expérience est-elle une donnée que nous recevons passivement du dehors, ou bien y avons-nous notre part et quelle part ? Et quel rapport y a-t-il entre ce que nous appelons expérience et ce que nous appelons réalité ? — Eh bien ! il faut l'avouer, dans ces questions-là — qu'on ne peut éviter de rencontrer quand on philosophe — William James n'apparaît pas comme un guide. C'est l'impression dont on ne peut se défendre en suivant l'exposé de M. Reverdin.

S'attacher à l'expérience sous toutes les formes qu'elle revêt et y chercher toute réalité et toute vérité, telle est l'attitude constante de James, son *empirisme radical*, comme il se plaît à dire. Mais les formules générales — auxquelles nul ne répugne plus que le psychologue philosophe de Harvard — ne prennent de sens précis que par l'interprétation de leurs termes. Et c'est ici que sous les mots familiers au langage de James viennent se glisser des idées changeantes et parfois difficilement conciliables.

Deux conceptions opposées de l'expérience semblent notamment le solliciter tour à tour.

C'est d'abord celle qui en fait une donnée pure, quelque chose que nous nous bornons à recevoir sans lui imprimer la marque de notre intellect. Et à ce point de vue l'expérience authentique

sera la sensation pure. C'est en elle que vous pourrez voir l'image ou si vous voulez même la présence réelle en nous des êtres du dehors avec lesquels nous sommes en contact. Mais voici que James lui-même constate que seuls peut-être les nouveaux-nés possèdent des sensations pures. Il en résulte que nous ne pouvons plus atteindre à l'expérience pure.

C'est ici que l'empirisme radical semblera nous tirer d'embarras. L'empirisme radical enrichit l'expérience de toute la vie complexe et changeante du moi : perceptions, volitions, sentiments, relations conjonctives ou disjonctives que nous percevons ou concevons entre les choses. Tout cela forme le « courant de la conscience » ; de tout cela nous avons l'expérience intime et c'est cette expérience qui est pour nous la réalité et la vérité.

On voit combien le point de vue a changé. C'est le renversement complet de certaines valeurs. Tout à l'heure les éléments intellectuels venant s'ajouter à la sensation pure tendaient à altérer la pureté de l'expérience et à fausser l'image vraie des choses que nous pouvions en attendre. Maintenant l'expérience qui nous donne la connaissance du réel comporte le mélange des éléments sensibles avec les éléments intellectuels et tout ce qui constitue la vie du moi. En des pages qui sont parmi ses meilleures M. Reverdin soumet cette conception à une critique serrée. « Une doctrine, dit-il fort justement, qui accueille comme également « réelles » toutes relations expérimentées renonce par le fait même à être une doctrine. » (1) Car s'il est évident qu'un jugement erroné est réel comme fait psychique, il est non moins clair que la relation qu'il exprime n'est point réelle à la manière de celle dont le jugement vrai énonce l'existence. Une critique de nos moyens de connaître est donc nécessaire. Citons M. Reverdin : « Au lieu de rester dans la pensée instinctive (j'entends celle qui, chargée de toutes les idées émergeant sans raison et reçues sans critère, est acceptée dans la forme où elle passe en nous), il faut pour que la pensée devienne vraie, déterminer et fixer la légitimité de l'emploi des termes unifiants et disjoignants » (2) par lesquels nous exprimons les relations entre les choses.

Quel rapport y a-t-il en fin de compte entre l'expérience et

(1) Pag. 207.

(2) Pag. 210.

la réalité ? L'empirisme radical de James, sous le voile des mots, laisse subsister le problème dont il n'a pas formulé les termes avec précision.

Les deux conceptions extrêmes entre lesquelles le philosophe américain oscille se mêlent d'ailleurs à plus d'une occasion et se brouillent en des synthèses hybrides.

Voyez la façon dont James entend l'expérience externe. Il déclare que cet ensemble de relations qui relie les phénomènes dans le temps et dans l'espace existent hors de nous et qu'elles « inscrivent leur copie dans notre esprit », en sorte que notre connaissance de ces relations s'expliquerait par « l'expérience dans le sens légitime du mot ». La notion d'une expérience qui nous réfère à une réalité extérieure se trouve ici amalgamée avec celle qui ne veut connaître que le courant de la conscience, mais sans qu'on sache pourquoi cette dernière ne se suffit plus et n'est plus « l'expérience dans le sens légitime du mot ». Qu'elle ne se suffise pas, c'est ce qu'implique d'ailleurs aussi le pragmatisme qui inspire à notre auteur ses « sur-croyances » religieuses. Le pragmatisme « improuve l'identification opérée par l'empirisme radical entre l'état de conscience et la vérité » (1), puisqu'il cherche à justifier des croyances.

Voyez encore la théorie de la contingence du monde, à laquelle James tenait si fort. Les faits, en tant que faits d'expérience, ne portent point en eux-mêmes la marque de leur nécessité : ils sont « donnés », ils s'imposent à nous, voilà tout ce qu'on peut dire, si l'on se place au point de vue de l'expérience conçue à la manière classique comme une réception d'impressions. Mais James entend lui prêter un autre langage : d'après sa théorie les faits eux-mêmes, de par leur caractère expérimental, viendraient nous attester qu'ils sont fortuits et que d'autres faits eussent pu tout aussi bien se produire à leur place. Comment ne voit-on pas, remarque M. Reverdin, que l'idée de contingence, ainsi transformée et devenue équivalente à l'idée d'une multitude de possibles qui ne se sont pas réalisés, ne saurait être qu'une construction de l'esprit — justifiée peut-être, mais non point donnée comme un caractère inhérent aux faits observables ? Mais ici, ajouterons-nous, intervient subrepticement l'autre conception de l'expérience, celle qui comprend sous ce

(1) Pag. 211.

mot tout le contenu de la conscience : avec les faits sont alors données comme « réalités » les idées qu'ils peuvent susciter dans la pensée. A vrai dire, il s'agit en ce cas de réalité simplement psychologique et tout à l'heure les possibles étaient au contraire affirmés comme existant en soi d'une existence qui ne se confond pas avec l'*idée* que nous en pouvons avoir ! Mais James n'y regarde pas de si près. Ce sont là distinctions qu'il ne fait pas, ou, s'il lui arrive de les faire, qu'il n'approfondit pas de manière à ce qu'elles portent leurs fruits. Et c'est ainsi que l'incohérence s'installe dans ses vues sur le problème de la connaissance.

On pourrait se demander si cette incohérence tient à la pensée même du philosophe ou aux circonstances dans lesquelles il a été amené à la formuler, aux adversaires qu'à chaque fois il avait à cœur de combattre. Mais elle apparaît trop fondamentale et trop peu consciente aussi pour que la seconde hypothèse ait beaucoup de vraisemblance. Il n'en reste pas moins que M. Reverdin eût tracé de la pensée de James un tableau plus vivant et plus adéquat à l'homme, s'il avait cherché davantage à « situer » les théories du penseur américain, s'il nous les avait présentées plus explicitement qu'il ne l'a fait dans leurs relations avec les doctrines qu'elles prétendaient remplacer. Enfin nous croyons qu'après avoir dégagé dans l'œuvre de W. James les diverses conceptions de l'expérience qui s'y mêlent et s'y confondent — travail nécessaire et utile, propre à éclairer ceux qui cherchent à se faire une idée plus exacte des formes multiples de l'expérience et de leur signification philosophique — M. Reverdin eût heureusement complété son étude, il en eût marqué la portée d'une façon plus claire, s'il s'était efforcé davantage à systématiser les résultats de ses analyses. La formule où il enferme sa propre définition de l'expérience nous paraît trop sommaire pour être pleinement satisfaisante. Peut-être aurait-il été amené à la préciser, s'il avait déterminé avec plus de netteté la place des idées de James dans l'histoire de cette branche de la philosophie qui s'occupe du problème de la connaissance.

J'ajoute que l'ouvrage de M. Reverdin sera précieux pour le lecteur dont le but plus spécial serait de se renseigner sur la philosophie de l'expérience de James. Il y trouvera collationnés,

résumés et rapprochés avec soin, commentés avec finesse et critiqués avec pénétration les textes les plus significatifs. Quelque motif qu'on ait d'ailleurs, pour s'intéresser au livre que nous venons de discuter, on ne manquera pas d'apprécier, en le lisant, la pondération de l'auteur, la discrète fermeté de son jugement, son visible souci de l'objectivité et beaucoup aussi les qualités d'élégance et de précision de son style.

Henri-L. MIÉVILLE.

ZWINGLI ET CALVIN

La série des monographies d'histoire universelle éditées par Velhagen et Klasing s'est enrichie récemment d'un remarquable ouvrage sur Zwingli et Calvin, dû à la plume de M. Auguste Lang (1), prédicateur au Dôme à Halle et professeur d'histoire ecclésiastique. L'auteur a dédié son livre à la Faculté de théologie de l'Université de Genève en témoignage de reconnaissance pour le doctorat qui lui a été octroyé en 1909, lors des fêtes de Calvin. Nous avons là une histoire très condensée et précise de la naissance du protestantisme réformé en Suisse et de son évolution de 1519 à 1564, date de la mort de Calvin. Histoire

(1) *Zwingli und Calvin*. Mit 161 Abbildungen. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1913, in-8, 152 p. — Notre auteur s'est fait un nom dans l'histoire de la réformation par les travaux suivants : *Les plus anciens travaux théologiques de Calvin*. Neue Jahrbücher für deutsche Theologie, 1893, II, p. 273-300. — *Luther und Calvin*. Deutsch-evangelische Blätter, année 21, fasc. v, mai 1896, p. 319-332. — *Melanchthon und Calvin*. Ref. Kirchenzeitung, Erlangen 1897, Nos 8-13. — *Die Bekehrung Johannes Calvins*. Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche, II Bd., I Heft. Leipzig, Deichert, 1897. — *Joh. Calvin, ein Lebensbild, z. seinem 400 Geburtstag*. Leipzig, R. Haupt, 1909, 222 p.